

Compartment désert

Pierre DesRuisseaux

Number 45, Summer 1990

Le désert

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14996ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

DesRuisseaux, P. (1990). Compartiment désert. *Moebius*, (45), 23–28.

COMPARTIMENT DÉSERT

Pierre DesRuisseaux

On était tous là dans la file à bander sur cette terre chiante, j'en avais ma claque depuis quand? Deux, trois mois peut-être?

D'une manière ou d'une autre, j'y tenais plus, et puis je ne comprenais aucunement où était le problème avec mes damnés papiers. Parce qu'il y avait aussi cette odeur âcre de pisse qui vous montait aux narines comme de la moutarde de Dijon, qui ressemblait à une espèce de friture d'huile à moteur mêlée aux relents des engins diesel et aux maudites tortillas que les gens accoudés aux rambardes des gargotes aux abords du poste frontière lançaient aux chiens errants.

Eh bien, quand j'ai vu les Nicas débraillés chialer des niaiseries sur des accents de dieu le père avec la kalachnikov qui leur servait de coussin sous leur gros cul sale, alors là j'ai compris pronto qu'il ne leur en faudrait pas beaucoup pour me régler mon compte pour de bon. Un simple prétexte et je serais illico poussé contre un mur, ficelé comme un saucisson, exécuté cinq secs d'une rafale de pruneaux bien groupés sur la tronche. Imaginez le scénario, le colonel avec la mort dans les yeux m'observant à la dérobee comme un Éthiopien dans une épicerie, le peleton de quatre ou cinq gars tout frais sortis du fin fond d'un bidonville de quelque

tiers-monde perdu, pointant leur tire-pois dans ma direction avec le petit sourire au coin des lèvres de ceux qui détiennent depuis toujours le pouvoir qui, comme on s'en doute, se trouve au bout du fusil.

Vous comprenez que je ne tenais plus en place, moi, et j'en avais plein les bottes d'attendre le bon vouloir de ces messieurs les douaniers. Pays de Caïn, c'est alors que j'ai entendu une sorte de déclic et quelqu'un a dit :

— Porque esperéis pasar, señor?

Non mais, ça va pas? Pourquoi je voulais traverser? Bon, je veux bien que le règlement c'est le règlement et patati et patata mais j'aurais bien aimé t'y voir, moi. Je l'avoue aussi, j'aurais bien aimé l'étamper lui, ce gars, avec les deux bananes qu'il portait aux épaules et qui étaient, je t'en passe un papier, les symboles parfaits de son pays de merde.

En particulier, je ne comprenais pas très bien où il était, le problème, et puis aussi ça faisait bien des lunes que j'étais encalminé ici, au poste frontière de *El Espino*, perdu à hue et à dia dans ce maudit cirque. Alors les questions, on comprendra, j'en avais, comme on dit, ras le bol.

Des deux côtés de la rue de terre battue, de sales baraques de planches recouvertes d'annonces de Pepsi rouillées et une couple de chiens qui, comme partout en Amérique latine, se traînaient le derrière dans la poussière rouille sous un soleil de plomb. Question climat, en passant, faut s'y faire. Après tout, je n'étais pas si pressé que ça et, en général, je suis très très patient. Par exemple, faut pas me pousser à bout, ça non.

— Donde vas, hombre?

Tiens, voilà-t-y pas que l'ostrogoth passait maintenant du vous au tu. Allez-y donc voir ce qu'il me voulait au juste, cet hurluberlu qui avait l'air de m'observer comme on perçoit là-bas les Nords-Américains, des dollars pleins les poches.

— Espero entrar en Nicaragua, que je lui ai dit, estoy muy cansado, ou quelque chose d'approchant.

Tu penses, prisonnier de ce trou merdique, en sandwich entre deux républiques de bananes, d'autant plus que c'était même pas bandant avec les soldats qui grouillaient autour,

qui se garrochaient sur les rares voyageurs comme la misère sur le pauvre monde.

Et puis, il y avait qu'un ressort en dedans s'était brisé qui me rendait totalement indifférent à tout, même que j'étais incapable de me concentrer sur mon passeport que je tenais à la main depuis tellement longtemps que j'en avais les doigts tout engourdis. Il faut dire qu'en général les gars en autorité essayaient la plupart du temps de se secouer un peu, en tout cas faisaient semblant, mais ici, ils semblaient espérer que ça allait pouvoir continuer à se passer gentiment, sans faire de vagues, qu'ils allaient pouvoir continuer à empiler les cordobas sur leurs pupitres en rançonnant les touristes et faire leur petit magasinage en famille le vendredi soir aux magasins réservés de l'État.

En attendant, j'en avais ma claque et tout ce que je voulais, c'était de ne pas m'effondrer dans la poussière, au milieu de la pisse des soldats et des crottes d'âne. Il faut dire que c'était aussi un sacré truc, ce poste frontière, inventé par un sacré démiurge pour exercer la patience des gens.

Des cabanes toutes semblables s'alignaient devant mes yeux, et dans chacune une espèce de fonctionnaire tatillon qui tenait à la main un crayon rongé et qui voyait à ce que vous entriez dans son pays complètement aseptisé, pasteurisé, homogénéisé, fumigé de ce qui pouvait ressembler, même de loin, aux germes du pays voisin. Parce que je me suis aperçu depuis longtemps qu'ils s'en veulent à mort, ces pays merdiques, et qu'ils reluquent le champ qui n'est de toute façon jamais plus vert chez le voisin.

Je me suis appuyé contre le guichet de la première baraque comme on s'accroche à la première bouée venue. Comme dans la vie on s'accroche à la première personne. Aussitôt, un soldat à la figure assez patibulaire assis derrière le guichet s'est mis à éplucher consciencieusement la quantité de documents que tous les voyageurs doivent présenter aux contrôles, tandis qu'il m'observait d'un oeil circonspect. Remarquez bien que je n'avais aucune objection. C'était eux, aussi, avec leur sale manie de tout compliquer et de vous faire sentir coupable de dieu sait quoi. Son regard passait du passeport à moi au point où j'aurais voulu me voir à six pieds sous terre. Durant tout ce temps, le vent conti-

nuait à vous souffler plein de sable et de poussière dans les yeux.

Laissez-moi vous dire qu'à un moment donné, il y a eu un tel coup de vent que j'ai cru que tout ce fatras allait se trouver emporté d'un coup sec, et moi avec. On tient à si peu de chose, un coup de vent et c'est fini. Bon. Je me suis glissé derrière un côté de la cabane et j'ai attendu que ça passe. Dans ces régions, on n'attend jamais assez que ça passe.

Je suis resté là je ne sais pas combien de temps. Plusieurs minutes, peut-être. Des papiers volaient partout. Puis ça s'est arrêté. Je savais bien que j'étais tombé sur une bande de petits rigolos qui auraient voulu me régler mon compte *because* ma chemise indienne et mes jeans délavés et ce que tout cela représente de pas du tout misérable.

À un moment donné, je l'ai trouvé près de moi, Saül il s'appelait, c'est le nom qu'il m'a donné en s'accrochant à ma manche de chemise. Il ne faisait pas encore nuit et Saül s'est mis à pleurer. Je lui ai demandé dans sa langue quel est ton nom mais je ne crois pas beaucoup à ce genre de relation épisodique et si, aussi, la satanée transmission automatique de ma bagnole n'avait pas flanché juste au moment où j'allais sortir du pays. J'ai donc refilé dix mille cordos à Saül et aussitôt, cinq ou six soldats sont arrivés. Mais Saül tenait son billet de dix mille bien au creux de ses mains et ils n'ont pas réussi à lui faire lâcher prise. Pas immédiatement en tout cas. Bon. Alors tous ils se sont mis à le tirer, j'ai cru qu'ils allaient lui arracher le bras. Lui, gueulait comme un perdu. C'est alors qu'un gars lui a asséné un coup de crosse de carabine sur le crâne et ils l'ont traîné à moitié mort tandis qu'il gémissait comme un damné.

Mais demandez-moi pas ce qu'il est devenu. J'imagine une prison gluante avec plein de gardes sadiques un peu comme dans *l'Express de minuit* et de gros crochets aux murs où pendre les petits salauds un peu trop récalcitrants. J'ai fermé les yeux. Je sentais des gouttes de sueur me perler sur les joues. Je me suis dès lors précipité au guichet au-dessus duquel il y avait le mot *migración*. J'ai louché un moment parce qu'à l'intérieur il faisait noir comme chez le diable. Je vous donne le truc : il s'agit de fourrer un billet

de cent mille cordos au milieu de votre passeport et de tendre le tout au petit rigolo assis derrière son guichet. Un gros cul, quoi, qui vous a à l'oeil et qui ne se grouille le lard que pour épilucher vos papiers de ses doigts en boudins.

On faisait une queue devant le guichet d'à peu près cinquante mètres de long. La fille derrière moi avait les melons un peu gros. Ça me frottait dans le dos. J'exagère à peine.

— Je peux vous aider? qu'elle a dit.

Tu parles, j'avais la queue tendue comme une corde de violon sous le guichet.

— Vous les avez ventouses que j'ai grogné.

Au même moment, j'ai entendu un petit rire fluet qui venait d'en arrière, c'était Gabriel Garcia Marquez qui venait d'émerger de vingt ans de solitude et qui semblait trouver notre petit dialogue assez intéressant. Moi qui désirait depuis toujours rencontrer ce sacré Marquez. Comme un vrai malade je me suis précipité vers lui, laissant planté là le crétin derrière son guichet qui continuait de toute façon à regarder sous tous les angles mon passeport qui en avait pourtant vu d'autres.

La fille derrière moi s'est retournée et, bon, lui a fait un petit sourire engageant qui semblait vouloir dire c'est bien toi Marquez j'aimerais bien baiser avec toi juste pour essayer mais lui c'était un truc qu'il ne semblait pas digérer. Moi pour faire le comique j'ai roulé un joint et je lui ai présenté en disant tiens prends ça mon Gabriel une petite bouffée ça passe le temps. L'autre m'a regardé avec un grand regard latino en voulant dire *yo no te conozco* comme dans *L'aventure c'est l'aventure* mais aussitôt il s'est ravisé en jetant un regard sur la belle grosse rouleuse que je lui avais préparé, un truc qui vous gonfle tout d'un bloc et vous envoie valser au septième ciel, au-dessus du désert.

Il m'est alors venu que c'est dans ce genre d'endroit que vous rencontrez des gens intéressants, des gens qui vivent, du moins qui essaient, pour combien de temps? ça c'est autre chose. On avait pris les pays comme ça venait, on se laissait emporter dans des queues, en brûlant les distances, y a pas le choix, c'est ça la vie. On n'est pas long et on en redemande. On ramasse un peu de foin, une petite djobbe

tout ça mis à mijoter sur le feu en plein milieu du désert, juste le temps de faire la vaisselle du midi et hop, couché dodo à six pieds sous terre à côté du chien.

Mais il était trop tard, il est toujours trop tard, ça se passe tellement vite la traversée du désert qu'il règne une certaine euphorie et c'est bien ça qui sauve. Quand on ne voit pas, vous comprenez? Mais c'est tant mieux aussi, parce qu'on n'a pas le temps de réfléchir, de penser au vide qui vous bouffe.

Ça a pris un bon bout de temps encore. J'ai pris une bouteille de coke qui goûtait le pipi de chat. Marquez a repris sa position dans la queue. Moi qui aurais donné je ne sais pas quoi pour jaser un petit peu avec lui, lui parler je sais pas de mon cacatoès de mon travail à l'usine de ce que je connaissais de la vie qui est pas grand-chose et pour ainsi dire rien. Puis je me suis dit que ça valait pas la peine, qu'on est tous enfermés dans nos petites bulles à pelleter des nuages dans le noir et que ça arrivait pas souvent qu'on s'arrache à cette course crevante qui mène nulle part.

Je sais pas ce qu'est devenu Marquez. J'ai continué, je suis passé d'un désert à un autre désert. Parce qu'il n'y a que les douaniers qui changent. Maintenant, je pense à rien. J'ai décroché. Ça protège. Ou je me mets à courir. N'importe où. Et puis je me dis que c'est dans la tête que tout se passe.